

Les « indigénophiles » à la conquête de l'Algérie. Le cas d'Isabelle Eberhardt

Leila Louise HADOUCHE DRIS, Université d'Oran

Résumé

De 1815 à 1914, l'Empire de l'Europe occupe près de 85% de la surface de la terre. Cette période connaît ce qu'Edgard Quinet qualifie de « Renaissance orientale ». Des penseurs prennent conscience de l'Orient grâce, en partie, à la découverte et à la traduction de textes sanscrits ou arabes et à la perception nouvelle de la relation entre l'Orient et l'Occident. Parmi ces auteurs qui ont fait de l'Orient un corpus d'analyse et de connaissances pour l'Occident, figure le nom d'Isabelle Eberhardt. Isabelle Eberhardt fait partie de ces écrivains « indigénophiles » qui ont travaillé au rapprochement des peuples et des cultures par une connaissance assidue de leurs sociétés. Contrairement à ses prédécesseurs et contemporains, elle parvient à s'immerger au milieu des indigènes, à adopter la culture locale et à faire de son œuvre sur l'Algérie un document accessible aux lecteurs européens désireux de connaître l'essentiel sur la société et la culture locales.

L'œuvre d'Isabelle Eberhardt fait partie des ouvrages de références de la littérature coloniale en Algérie d'avant 1914, et elle est en même temps l'objet de quelques études critiques sans compter les travaux universitaires. Certains la considèrent comme une adversaire de la colonisation forcée de l'Afrique du nord. D'autres voient en elle une artiste dont « la sensibilité captait immédiatement et complètement la beauté du monde » (C. Mackworth, 1956). Néanmoins, et en dépit de son enracinement, nous dirions indirect mais certain, dans la culture et la littérature coloniales de l'époque, Isabelle Eberhardt présente un autre aspect fascinant : celle d'un écrivain-voyageur parfaitement enraciné dans la culture algérienne et qui exprime mieux que quiconque de ses pairs le quotidien, les expériences et les visions d'un peuple qui souffre sous la domination d'une force d'occupation. De ce point de vue, Isabelle Eberhardt est un auteur qui appartient à un mouvement qui n'est pas communément considéré comme tel, celle des « indigénophiles » qui pleurent une société qu'ils croient irrémédiablement perdue et luttent pour préserver quelques reliques. Il s'agit là évidemment de la manière habituelle d'interpréter Isabelle Eberhardt pour ceux qui

voient en elle le porte-voix du droit des algériens à disposer d'eux-mêmes (Calmes, 1984). Pour nous, il en va autrement. Femme d'une seule politique, la France se doit de faire évoluer les indigènes pour se les concilier définitivement, Isabelle Eberhardt n'a cessé de décrier les excès de la colonisation et l'indifférence de la Métropole et rêvera sa vie durant à une réconciliation entre musulmans et chrétiens, entre orientaux et occidentaux œuvrant à rapprocher les deux communautés. C'est la totale immersion d'Isabelle Eberhardt dans le tissu culturel algérien, qui fait de ses écrits sur le pays l'un des témoignages les plus fiables sur cette période de l'histoire du pays. Pour comprendre, un bref rappel historique s'impose.

Nous sommes au XIX^e siècle, c'est l'âge d'or de l'impérialisme. Les historiens s'accordent pour dire qu'il commence aux environs de 1870 avec la lutte pour l'Afrique. La Grande-Bretagne et la France contrôlent alors près de 85% de la surface de la terre sous une forme d'assujettissement colonial. Cette conquête effrénée vers l'hégémonie est justifiée par des raisons politiques et économiques. Elle l'est aussi par des raisons culturelles indéniables. Pendant les longues décennies de l'expansion coloniale, la culture européenne est une culture que l'on peut qualifier d'égoцентриque. Cet eurocentrisme (Saïd, 2000) accumule les expériences, les territoires, les populations et les histoires. Il les étudie, les classe, mais aussi et surtout les subordonne à la culture européenne, plus encore, à l'idée d'une Europe chrétienne blanche. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les principaux mouvements anthropologiques et racialisés sur la classification en types de la nature et de l'homme fleurissent à cette époque et que le terme d'« exploration scientifique » devient de notoriété

publique. Cette culture eurocentrique codifie et observe tout ce monde non-européen d'une manière on ne peut plus détaillée. Toutes les populations assujetties étaient considérées comme naturellement subordonnées à une Europe supérieure, avancée, développée et mûre dont le rôle dans ce monde non-européen était de diriger, instruire, légiférer, développer et discipliner et, pourquoi pas au besoin, combattre et exterminer.

Le discours culturel impérialiste de la France est, il faut le reconnaître, moins exubérant que celui de l'Angleterre. Même si la littérature de réflexion sur le monde non-européen apparaît

bien avant Napoléon, nous pensons notamment aux écrits de Volney ou Montesquieu, l'intérêt littéraire et culturel de la France pour ces territoires lointains reste fantasque, voire sporadique ou tout au moins spécialisé. Ce qui fait contraste avec l'Angleterre, c'est qu'aucun écrit ne met en évidence la « pensée officielle » française (Girardet, 1972).

La France s'installe dans l'entreprise coloniale en même temps que dans l'III^e République naissante. Tout au long de ces années s'ébauchent les fondements de ce qui va constituer une culture coloniale à la française. Cette culture devient un corps de doctrine cohérent, où les différents savoirs sont assemblés, affectant alors tous les domaines de la pensée, de la connaissance et des institutions. La littérature, la chanson, le cabaret, la propagande, le théâtre, la presse, le cinéma et l'image ainsi que le manuel scolaire constituent les grands supports de diffusion de cette culture. Les principaux espaces sociaux que sont l'école, le monde militaire, le monde savant servent de relais et les expositions coloniales et universelles ainsi que les commémorations et les conquêtes coloniales aident sa promotion. La culture coloniale est étatique instrumentalisée de sorte que l'opinion semble de plus en plus convaincue par l'entreprise outre-mer.

C'est dans cet esprit qu'il faut aborder la littérature coloniale sur l'Algérie, une littérature qui malheureusement est oubliée de nos jours à cause de sa mauvaise réputation. Bien qu'il n'y eut pas de grands chefs-d'œuvre, comme c'est le cas du côté anglais, la littérature coloniale ne manque pas d'intérêt compte tenu de la masse importante de textes qu'elle compte. En effet, du début du XIX^e siècle jusqu'en 1931, de nombreux écrivains de renommée ont écrit sur l'Algérie : Victor Hugo, Alphonse Daudet, Pierre Loti, Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud, Guy de Maupassant, André Gide, mais aussi les frères Tharaud, les frères Margueritte, Louis Noir, Louis Bertrand, Robert Randau, ainsi qu'Isabelle Eberhardt. Chacun à sa manière aborde la réalité de l'implantation française et tous contribuent à l'édification d'une certaine culture coloniale en France.

Même si cette littérature est chargée d'idéologie, certains même la qualifient de littérature d'apartheid, elle ne constitue pas pour autant un bloc monolithique. Il en ressort, en effet, diverses volontés. Les productions ne se valent pas toutes et certains écrivains se démarquent de l'idéologie dominante en adoptant une attitude franchement différente à l'encontre de l'autre. Les « indigénophiles », ces « hommes-frontière » (Rivet, 2002) en font partie. Bien que minoritaires, ces hommes et ces femmes parmi lesquels figurent Saint-Exupéry, le père Foucault, le colonel Lapperine ou encore Isabelle Eberhardt prennent l'indigène en sympathie, valorisent le dialogue des cultures et œuvrent à leur rapprochement.

Née à Meyrin près de Genève le 17 février 1877, Isabelle Eberhardt est issue d'une famille aristocratique proche du tsar de Russie. Elle débarque en Algérie fin mai 1897 et s'installe, en compagnie de sa mère, dans la ville de Bône. Les premiers contacts avec la société et la culture algériennes vont considérablement marquer sa vie et son œuvre au point de faire d'elle, plus d'un siècle après son décès, la figure emblématique de cette littérature « indigénophile ». Contrairement à ses prédécesseurs et contemporains, Isabelle Eberhardt se

projette dans la vie culturelle algérienne, s'autoproclamant élément à part entière et abolissant du même coup la distance entre le moi et l'autre. Elle troque ses vêtements européens pour le costume du cavalier arabe et se fait appeler Mahmoud Saadi. Elle perfectionne sa connaissance de la langue arabe. Ses différents déplacements dans les zaouias du sud algérien lui permettent de se familiariser avec la pratique confrérique de la religion musulmane, de nouer de nouvelles amitiés mais aussi d'élargir sa sphère de connaissances. Durant son séjour, la jeune femme se consacre intensément à l'écriture devenant l'auteure de nombreuses nouvelles et notes de route sur le pays. Malgré les suspicions d'espionnage dont elle a fait l'objet, Isabelle Eberhardt doit rester dans les annales de la littérature coloniale d'avant 1914, comme étant l'auteur qui a su le mieux rendre compte du fonctionnement de la culture algérienne. Ce qui la distingue du reste des écrivains coloniaux, c'est qu'elle a fait ce qu'aucun d'eux n'a été capable de faire : se procurer des informations authentiques sur la société algérienne. A la différence d'eux, Isabelle Eberhardt a été capable de s'immerger au milieu des indigènes, de vivre avec eux et comme eux, de se conformer à leurs us et de « se garder d'exciter chez eux aucun soupçon qu'elle était une personne qui n'avait pas le droit de se mêler à eux » (Saïd, 2000). Bien qu'à aucun moment elle n'a exprimé le vœu de faire de ses écrits un projet scientifique, il ne fait aucun doute que sa démarche procède du projet ethnographique. Les nombreuses narrations que renferment son journal intime et ses différentes correspondances personnelles sur son expérience quotidienne de l'Algérie indigène, la découverte de la religion musulmane, l'initiation à la doctrine soufie, l'architecture socio-culturelle de la cellule algérienne sont autant de données que l'auteure n'aurait pu récolter sans une observation directe sur le terrain à partir d'« enquêtes » dans les différents milieux observés. C'est là que réside la notoriété de l'œuvre algérienne d'Isabelle Eberhardt, dans l'argument malinowskien de l'« autoréférentialité », « J'y étais » et « je peux en parler ». C'est la faculté dont elle a fait montre en s'infiltrant dans toutes les situations qui se sont présentées à elle et en s'identifiant totalement aux autres qui fait d'elle l'exception du roman colonial. « Auteur » au sens barthien du terme, Isabelle Eberhardt est allée sur le terrain, a participé complètement à ce qu'elle décrivait et a fait du compte-rendu de son expérience personnelle une encyclopédie, un répertoire classificatif en « unités de savoir ».

Isabelle Eberhardt avait-elle la prétention d'un anthropologue ? Nous ne le pensons pas vraiment même si elle reconnaît, dans un courrier personnel, que la « connaissance des détails ne peut être acquise qu'avec le temps et une fréquentation continuelle » du milieu où elle vit¹. Son seul intérêt, alors que certains s'évertuaient à pérenniser la suprématie coloniale et que d'autres se déléguaient le droit d'observer et de juger les indigènes, était visiblement d'amener ses contemporains à sortir de leur immobilisme afin qu'ils réalisent que deux cultures que tout sépare ne peuvent cohabiter. Contrairement à ceux qui voient en elle une expérience avortée de l'écriture, nous concédons à Isabelle Eberhardt l'exclusivité de la réflexion sur les relations « passionnelles » qui unissent la France à sa colonie rejoignant ainsi le vieux débat sur la cohabitation culturelle entre l'Orient et l'Occident, entre l'Islam et la Chrétienté. Nous restons persuadée que si Isabelle Eberhardt analyse la société algérienne avec une telle ubiquité en s'engageant comme elle l'a fait dans la connaissance de l'algérien, de sa religion essentiellement, c'est pour mieux décrire l'envers du décor, c'est-à-dire l'homme occidental. D'autres écrivains-voyageurs se sont déjà intéressés à l'autre pour mieux exprimer leur ras-le-bol d'une société européenne avilie et d'une civilisation tout aussi abâtardie. Nous pensons par exemple au personnage principal d'*Aziyadé* qui écrit dans un courrier à un certain Plumkett son horreur et sa haine de « tous les devoirs conventionnels, toutes les obligations sociales des pays occidentaux » (p.71)¹.

¹ 1-Lettre écrite à Ali Abdul Wahab le 13 novembre 1897, *Ecrits Intimes*, Petite Bibliothèque Payot, 1991 ; pp 100-104

Isabelle Eberhardt n'est donc pas une exception. Cependant, ce qui la distingue c'est qu'elle a produit une œuvre scientifique de grande qualité, basée sur une recherche anthropologique à deux vitesses qui se veut, d'une part, subjective par une connaissance de soi puis moins personnelle, d'ordre ethnologique et descriptive, d'autre part.

Ce n'est pas uniquement une relecture de l'écriture d'Isabelle Eberhardt que nous proposons ici, c'est aussi un appel à une meilleure connaissance de la femme et de la cause qu'elle plaide réellement. C'est en formulant le vœu que l'on s'intéresse davantage à cette personnalité si riche et originale qui scandaliserait encore aujourd'hui par sa liberté d'allure, de propos et d'existence, mais surtout à son écriture, que nous offrons une contribution.

1- Pierre Loti, *Aziyadé*, Maxi-Livres pour la présente édition, 2001.

2-

Bibliographie

1- BLANCHARD Pascal et LEMAIRE Sandrine, *Culture coloniale. La France conquise par son Empire*, 1871-1931, Editions Autrement, 2003.

2- CALMES Alain, *Le roman colonial avant 1914*, L'Harmattan, 1984.

3- COPANS Jean, *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*, Nathan, 1996.

4- GEERTZ Clifford, *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Métailié, 1996.

5- RIVET Daniel, *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Hachette littératures, 2002.

6-SAID W. Edward, « Yeats et la décolonisation » in *Nationalisme, colonialisme et littérature*, Presses Universitaires de Lille, 1994, pp. 69-94.

7- SAID W. Edward, *Culture et impérialisme*, Fayard, 2000.

8- SAID W. Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Fayard, 2000.

C.V

-Mme HADOUCHE DRIS Leila Louise ;

-leiladris@yahoo.fr

-Née le 12 novembre 1971 à Paris 10^e ;

-Doctorat es Lettres, Maître de conférences b, Université d'Oran ;

-Professeur de Français aux départements d'Arts dramatiques et de français,

-Chercheure associée au C.R.A.S.C.